

## Et après la parenthèse ?

Depuis ma cinquième chimio, je m'autorise à entr'apercevoir ma vie "après". Elle me hante depuis le début, mais je m'oblige à essayer de me contenter du jour-le-jour, pour ne pas m'emballer, me déprimer, gaspiller mes énergies et mes espoirs.

Ce que j'en sais, c'est que je ne la veux pas "comme avant". Je n'ai pas traversé ce long tunnel pour me retrouver au même point. Certainement pas.

Mais, cette seule certitude posée, que faire de toutes les incertitudes ?

Dis-moi, qu'est-ce-que je veux ?

Cette question, j'ai aidé plusieurs personnes à la réfléchir, à la résoudre... et maintenant que j'y suis confrontée personnellement, je me sens toute seule pour y répondre.

Déjà, j'aurai un trou d'un an dans mon CV. Que vais-je faire d'un trou pareil ?

En plus, j'aurai presque quarante huit ans, avec tout ça, quand je reprendrai le boulot... que pense un employeur quand vous voulez vous réorienter à cet âge "avancé" ? Cela ne sera donc pas facile, j'en suis bien consciente. J'ai envie de faire la liste de mes "acquis", mais ils sont épars, allant de ma formation de psychologue à mes fonctions administratives, avec un passage comme chef d'entreprise qui n'a jamais gagné un franc et de créatrice de projet qui fonctionne bien mais n'est pas rentable. Evidemment, si je n'arrive pas à changer de cap, je pourrai toujours reprendre la voie professionnelle que j'ai abandonnée, mais je n'y tiens pas. J'en pleurerai de dépit, je crois. Je n'ai pas fait tous ces efforts pour sauver ma vie et reprendre des intérim ici, là et ailleurs, comme assistante de direction.

Je me suis battue pour vivre, contre le temps, contre le cancer, contre la chimio et contre tout, et j'ai gagné. Maintenant, je veux aussi gagner ma vie autrement, sur le plan professionnel, sur le plan social, sur le plan relationnel et affectif. Parfois, je me dis que, peut-être, la solution, je suis occupée à la tricoter maintenant, en relatant mon expérience... mais est-ce que je pourrais en vivre ? Je ne suis pas Laurence Pernoud et ce n'est pas "J'attends un enfant" que j'écris !

Concrètement, sachant que nous sommes fin mars et que la reprise du travail est programmée par les médecins à fin septembre, il me reste six mois pour résoudre toutes ces questions. Je sais que ce temps-là passera trop vite. Mais je sais aussi que je dois faire confiance au destin. Il me dira où est ma route. Il est trop tôt pour que je m'emballer sur un projet qui ne se fera que dans six mois. Je ne suis pas du tout prête. Et, au pire, quand je reprendrai le travail, je reprendrai des intérim. Ce n'était pas si mal après tout, puisque j'ai essentiellement fait cela toute ma vie.

Parfois, je rêve que j'aurais la chance d'enquêter et de mener des recherches sur cette épouvantable fatigue du cancéreux et du chimioke, parce que d'être passée par-là m'a motivée à essayer de comprendre, de faire connaître. J'ai d'ailleurs commencé un tableau, comme celui de Mendeleev, à compléter, sur les différents niveaux de fatigue et leur concordance par rapport à certains vécus, de la normalité à la chimiothérapie, incluant également certaines maladies mentales ou cardiaques. La fatigue est un processus normal jusqu'à un certain point, elle procède d'ailleurs de la construction du bébé, qui ne s'éveille que pour téter, et se retrouve encore comme symptôme de l'âge dans la vieillesse. Mais, au-delà d'un certain seuil, elle est partie intrinsèque d'une pathologie. Peut-être bénéfique, d'ailleurs, parce que si un cardiaque pouvait faire fi de sa fatigue, il se dépenserait de façon dangereuse. Peut-être en est-il de même pour le chimioke sous FEC, puisque celui-ci est cardio-toxique. J'ai d'ailleurs dit, plus haut, que, durant ma période immuno-déficiente, cette fatigue infernale me protégeait de contacts avec l'extérieur en me confinant dans mon lit, ce qui m'a permis de passer outre à trois pics de grippe repris dans les courbes épidémiologiques. A mes yeux, cette fatigue extrême était une protection nécessaire. Si j'avais eu plus de force, rien ne m'aurait empêchée de faire des emplettes dans une grande surface, de prendre un moyen de transport en commun ou de me promener dans la foule d'une rue commerçante.

J'aimerais aussi faire de la recherche en psychologie, mais je ne vois ni dans quel domaine, ni en quel lieu, ni comment je pourrais être financée pour en faire. D'habitude, les jeunes à peine sortis de l'Univ sont embauchés pour ce genre de travail. Pourquoi me choisirait-on ?

Parfois aussi, je me dis que je pourrais travailler dans un service de revalidation pour personnes qui ont des problèmes cognitifs, tels que les amnésiques, les personnes qui sortent d'un coma de longue durée, d'un accident vasculaire cérébral ou qui souffrent d'Alzheimer. Je ne sais pas si cela me plairait et si j'en serais capable. Mais c'est un domaine qui m'intéresserait.

Ma petite tête trotte, trotte. J'ai maintenant une nouvelle idée. Je les note dans ce chapitre au fil du temps quand elles se présentent. Cela me permettra d'utiliser mon papier comme aide-mémoire quand le bon moment sera arrivé. Je voudrais faire les "Good News" à la TV. Avoir un petit temps d'émission, après les actualités quotidiennes, où je pourrais, jour après jour, contrebalancer le trop plein d'infos démoralisantes par de petites nouvelles, locales ou internationales, porteuses d'espoir, de justice, d'évolution ou de solutions. Pour cela, il me faudra m'informer sur la faisabilité, pour moi, de m'insérer dans ce type de domaine. J'en parlerai à une amie qui travaille à la télévision. Et si cela semble réaliste, j'enverrai ma candidature, pourquoi pas ?

J'aimerais tellement terminer ma narration. Mettre un point final. Dire "Et voilà, c'est fini !" Mais la balle rebondit longtemps. Tous les trois mois, tous les six mois, tous les ans... je n'ai pas fini d'en voir. Pendant cinq ans (et le reste ?). A force, j'en ferais une fixation. Et de toujours entendre parler de visites médicales, de contrôles, j'en arrive à me demander si c'est vraiment bien fini, quand ce sera fini... A force, j'en deviens hypochondriaque : j'ai toujours un sentiment diffus de peur d'une rechute ! Raison, d'ailleurs, pour laquelle je dois me soumettre à un suivi médical rigoureux et régulier. Le piège du cercle vicieux se referme autour de moi. Et je déprime.

Je regrette maintenant de ne pas avoir à proprement parler d'oncologue. Car si je commençais un cancer ailleurs, je crains que ma sénologue ne soit pas compétente. Le chimiothérapeute et la radiothérapeute ne sont concernés que pour leur spécificité. Qui va se charger du suivi et des dépistages ultérieurs ? Il faudra que je me renseigne.

Paradoxe de la maladie : je voudrais pouvoir me passer de médecins et d'hôpitaux, mais un spécialiste en plus me rassurerait !

J'ai dû poser des questions concrètes, précises, contre mon gré, bien sûr, pour lever le brouillard camouflant les risques éventuels liés à mon avenir d'ex-cancéreuse du sein : rechutes, récidives ou extension de la maladie. Je sais donc maintenant que je dois prendre garde au cancer de l'utérus, du fait de mon hormonothérapie. Les symptômes sont des saignements comme des règles. Normalement, je ne devrais plus voir une goutte de sang de ce côté-là. Si j'en vois, je lâche tout et je cours chez le médecin. Mais lequel ? La sénologue, sans doute, puisqu'elle est gyné en même temps. Et je téléphonerais à mon médecin généraliste homéopathe de surcroît. Moi, quand je m'inquiète, j'aime les doubles sécurités. Ceinture et bretelles...

Celui qui a déjà eu un cancer du sein, doit surveiller l'autre, aussi. Parce qu'il arrive qu'ils soient jaloux et que ce qui fut consenti pour l'un, il faille aussi le sacrifier à l'autre. Mais le cancer du sein, ça, je sais à quoi m'attendre. Même que je serai encore plus rapide la prochaine fois. Je dis ça, mais j'espère que je pourrai être aussi perspicace si cela devait m'arriver encore. Comme j'espère que le mal se manifesterait clairement, pour ne pas le laisser grandir en moi incognito. Mais j'espère surtout qu'il n'y aura pas de "prochaine fois".

Je dois aussi me méfier des métastases. Mais maintenant, avec tout ce que j'ai traversé comme thérapies lourdes, je suis sûre qu'elles sont toutes enrayées, couchées sur le flanc, mortes comme des mouches après Fly-Tox, à supposer que certaines cellules aient essaimé ou que quelque métastase se soit bien dissimulée lors des examens... Je sais que toutes mes certitudes sont peut-être des mensonges. J'essaie seulement de m'encourager.

Vivre comme avant ! Tu parles d'une blague. Rien n'est plus comme avant. Avant je n'avais pas eu de cancer. Avant il n'y avait pas d'après. Avant il n'y avait pas un agenda échelonné sur cinq ans de visites

médicales systématiques<sup>69</sup>, d'examens comme ce fichu scanner du foie, que je déteste. Rien que d'y penser, je suis dégoûtée de la vie. Avant, je n'étais pas "en sursis", avec option pour la santé.

Je sais bien que je suis "guérie" et que tout a été enlevé, mais de vivre avec toujours ces mots-là aux oreilles... Ma famille aussi : "Oui, mais toi, c'est plus grave". C'est sans doute plus grave d'avoir un cancer que d'avoir quatre vingt neuf ans, j'en conviens. Mais, une fois considérée comme guérie, j'ai tout de même l'avantage par rapport au grand-âge, non ?

Quand je pense que je me bats pour guérir alors que le monde se prépare à la guerre ou une sacrée situation mondiale qui ne serait pas la guerre mais tout comme, avec la misère, la peur, l'angoisse, la haine, je me dis que j'aurais mieux fait de rester dans mon train pour la mort plutôt que de vivre encore tout ça.

Je ne sais pas pourquoi j'aimais la vie, mais j'en étais folle dingue. Le grand amour. Est-ce cela que je devais apprendre ? Qu'elle n'est ni belle, ni douce, ni drôle, ni exaltante... Mon beau-frère la compare à une fosse d'aisance qu'il faudrait traverser à la nage alors que certains s'amuse à faire des vagues. Ma sœur, a pour leitmotiv qu'à chaque jour suffit sa m... Pour moi, la vie était une aventure, tantôt belle, tantôt difficile, comme la météo belge : du vent, de la pluie, des éclaircies, des périodes de beaux-temps, quelques tempêtes... Mais je n'avais jamais rien vécu d'insurmontable. Et d'ailleurs, ni mon divorce, ni mon cancer ne furent insurmontables : je suis toujours là.

Mais, maintenant que j'ai dégusté, je suis un peu écoeurée. Chat échaudé craint l'eau froide. En fait, je crois que vivre longtemps dans l'angoisse ou la crainte d'un "pire" ne me conviendra pas. J'avais une nature hyper-optimiste. Que vais-je devenir si elle doit changer ?

Car quand, enfin, tout va, rien ne va plus. Messieurs faites vos jeux.

J'aimerais terminer mon récit sur une réussite, une touche heureuse. Comme dans les contes de fées ou les films hollywoodiens ! Quelque chose d'inimaginable : le grand amour, le Loto. Ou de plus banal mais d'heureux, comme une thalassothérapie.

---

<sup>69</sup> Une tous les trois mois, à distribuer alternativement entre la sénologue, la radiothérapeute et le chimiothérapeute, soit, dans l'ordre chronologique : sénologue, radiothérapeute, sénologue, chimiothérapeute, sénologue.... Et contrôle du foie tous les trois mois.